

XYZ. La revue de la nouvelle

Une accablante tranquillité

Lise Vekeman



Number 74, Summer 2003

Mémoire(s)

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/3645ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Publications Gaëtan Lévesque

ISSN

0828-5608 (print)

1923-0907 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Vekeman, L. (2003). Une accablante tranquillité. *XYZ. La revue de la nouvelle*, (74), 27–29.

Tous droits réservés © Publications Gaëtan Lévesque, 2003

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

<https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/>

érudit

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

<https://www.erudit.org/en/>

Une accablante tranquillité

Lise Vekeman

La cloche sonne. Des cris retentissent, cristallins dans l'air sec de l'automne. Des enfants traversent la cour en gambadant. Sur le trottoir, une mère console son fils.

Devant l'école, de l'autre côté de la rue, le parc s'anime. Quelques gamins jouent aux billes, des fillettes sautent à la corde. Un soleil pâle couvre leur insouciance, la fin de l'après-midi.

Sous un érable jauni, un vieillard est assis sur un banc public, les mains jointes sur un lourd cartable. Il ne sourit pas. N'espère personne. Catherine ne viendra pas, il le sait. Seulement, il voudrait croire le contraire. Un moment. Le temps que la douleur passe.

À présent, il se détourne vers les derniers géraniums. S'y attarde. Il préfère le dehors à la solitude de son appartement, aux lampes allumées malgré le jour, au silence. Il se sent moins seul ici, au milieu du bruit et des écureuils, dans ce jardin où l'ombre lumineuse de la petite traîne encore.

Il ne bouge plus, songeur. Sans doute pense-t-il à un autre conte pour Catherine, celui qu'il lui offrira demain. Autrefois, chaque journée de classe, il venait la chercher. Il s'assoyait sur un banc, leur banc. L'attendait. L'hiver, il se mettait à l'abri du vent, là-bas, contre le kiosque à musique, imaginant l'histoire qu'il lui raconterait bientôt.

Souvent, la petite sortait la première. Dès qu'elle apercevait son grand-père, elle s'élançait vers lui. Se blottissait entre ses bras, impatiente et fébrile, prête pour le fabuleux voyage. Lui, il l'emmenait dans des contrées lointaines, des îles où les animaux chantent à la lune, où les gentilles sorcières prennent grand soin des papillons. Il ponctuait le récit d'accents inattendus, de murmures, et glissait lentement vers un dénouement aussi étonnant que joyeux. Toujours Catherine riait. Il l'observait alors, elle, la seule fable vraie. Elle, son unique voie vers le monde. Son univers. Tout son univers.

Dans la lumière diaphane des débuts d'octobre, le vieil homme penche la tête. Semble écouter. Comme s'il entendait Catherine. Il ne les a pas oubliés, ces sons, clairs et gais, purs, si purs que, parfois, ils se brisaient. Sans cesse cette voix au timbre enjôleur lui revient.

La fatigue gagne le vieillard et le rend vulnérable là, dans l'automne, de plus en plus courbé, incapable de réagir autrement que par l'accablement. Désormais, il devra se contenter de souvenirs. Ceux de sa petite-fille, les plus beaux, chacun d'eux au bord de sa mémoire, juste devant lui.

Après le conte, Catherine l'entraînait vers les balançoires, vers le tumulte et le vertige, vers l'ivresse. Un rituel. Mouvement du balancier : un, deux. Plus haut. Un peu plus encore. Un, deux. Des éclats de peur. « Tu es mon ami », lançait-elle. Il tendait l'oreille, incrédule, mais fier. Elle répétait : « Mon meilleur ami. » Cet aveu, le vieil homme le recevait avec une émotion si vive qu'elle le laissait démuni, sans souffle, sans mot aucun. Il ne répondait rien, embarrassé. Heureux.

C'est dans cet état, hors du mensonge et de la douleur, qu'il prenait la petite par la main et, ensemble, ils quittaient le jardin public. Sur le chemin du retour, il portait le cartable, très lourd pour une gamine. Elle commençait alors à sautiller ou à courir, légère dans le jour, insoumise dans son âge. Jamais elle ne s'assagirait. Il en avait la certitude. Elle était son bonheur. Souvent, il le lui disait.

Catherine riait.

Certains après-midi, sans crier gare, l'enfant s'arrêtait devant le magasin de jouets. Elle examinait, dans la vitrine, les poupées, une toupie, quelques ours en peluche. Mais surtout, de son index, elle pointait un cheval de bois à la crinière bleu-noir et à l'allure si douce qu'il attirait les confidences. Elle demeurait ainsi, de longs instants, immobile et secrète, le corps dressé, tendu. Ensuite, elle repartait, marquant le reste du trajet de ses pas étroits et lambins, de son bavardage sonore. Elle agissait de la sorte jusqu'à la prochaine distraction, parfois jusqu'à la maison.

Le temps de la séparation venait trop vite. Catherine étirait son au revoir ; le vieillard l'embrassait sur le front, la regardait gravir, une à une, les marches de l'escalier. À regret, visiblement peiné, il gagnait son appartement où les lampes allumées ne parvenaient à repousser ni la pénombre ni le vide. Puis, il s'installait dans l'inconfort de la solitude. Attendait. Il ne vivait plus que pour le lendemain, la fin des classes.

Égaré dans la saison nouvelle, le vieil homme ne se console pas. Il voudrait prier. N'en trouve plus la force. Le courage l'a délaissé depuis le départ de Catherine. Elle avait sept ans et demi. Son père parla de promotion, de climat plus agréable, tropical. Il ajouta qu'une année ou deux seraient vite passées. Le vieillard parla de mort. Son fils ne l'avait pas entendu. L'enfant, elle, avait deviné. Elle ne voulait pas se séparer de son ami, refusait le voyage vers un pays d'animaux traqués et d'adultes qui chassent les sorcières. Elle pleurait.

Le vieil homme perdit tout, jusqu'à sa route. Et sa voix s'est éteinte, là, avec le rire de l'enfant.

Le soleil baisse. Le vent se lève, du nord. Sur le sol, les feuilles s'entassent, colorées et friables sous le piétinement des écoliers qui s'en vont, déjà las de leurs jeux. Le parc retrouve sa tranquillité, son accablante tranquillité. Recroquevillé dans sa veste de laine, le vieillard tremble. Il a froid. La tristesse avive les rides de son visage. Soudain, une lueur traverse son regard. Catherine ! La silhouette fugace de sa petite-fille. Elle, son bonheur. Bien sûr, il lui téléphonera demain. À cause de la distance, il se contentera de l'appeler pour son anniversaire. Il sera troublé, forcément. Mais il retiendra ses sanglots. N'osera pas lui raconter l'histoire inventée plus tôt. Non, plus maintenant. Pas à une adolescente de quinze ans.